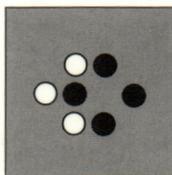


Dumitru Tsepeneag

Roman de gare



P.O.L

Roman de gare

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE MOT SABLIER (*traduction partielle par Alain Paruit*)

Aux éditions Flammarion

Traductions par Alain Paruit

EXERCICES D'ATTENTE

ARPIÈGES

LES NOCES NÉCESSAIRES

Dumitru Tsepeneag

Roman de gare

P.O.L
26 rue Jacob, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1985
ISBN : 2-86744-049-1

Je remercie la France entière, notamment A.F.P., A.H.P., A.R.G., B.H.V., B.N.P., C.N.C., C.N.E., C.N.L., C.R.S., C.T.T., D.S.T., E.D.F., F.F.E., F.F.F., H.L.M., M.L.F., P.M.E., P.M.U., P.O.L., P.T.T., R.E.R., T.G.V., et, surtout, B.P.D. et M.C. Ts. qui m'ont aidé, directement ou plutôt indirectement, à mettre un terme à mes hésitations concernant l'emploi de la langue française à des fins plus ou moins littéraires.

Un homme dort.

Il garde les yeux fermés, mais son visage, en gros plan, est plutôt celui de quelqu'un qui attend, qui guette quelque chose. Peut-être qu'il ne dort pas. Qu'il fait semblant.

On découvre le lit, le corps étendu comme sur une civière. Pour ne pas dire un cercueil. Les mains jointes sur la poitrine, sur la couverture garance. Au long du lit, un mur nu.

A présent, l'homme a les yeux ouverts, l'impression d'attente est encore plus forte. On suit son regard qui se déplace de droite à gauche.

Sur la table de nuit, de menus objets : un bouton, un stylo, un sifflet, un réveille-matin, une gomme, une montre-bracelet, une photo sur laquelle on aperçoit une femme, assez jeune. On la reverra en chair et en os.

On glisse vers la fenêtre. On n'entend que le tic-tac du réveil.

Par la fenêtre, on pourrait voir la petite place d'un village avec, juste au milieu, un monument qui représenterait

plusieurs soldats portant en triomphe un aigle aux ailes déployées.

Jean C. allume une cigarette. Il en tire une bouffée, un goût amer, il n'aime pas fumer à jeun. Il prendrait volontiers un café : avec ou sans croissant. Mais pour cela il doit descendre.

La petite place sous le soleil.

Le personnage est maintenant devant le miroir placé au-dessus du lavabo. Il a l'air frais comme un gardon. Il se brosse les dents, il se gargarise. Il ouvre la garde-robe pour y chercher son uniforme. Il s'habille.

Il met une cravate.

Il sort.

Jean C. sortirait bien lui aussi.

Il longe le couloir de l'hôtel. Il s'arrête devant une porte et y frappe deux ou trois fois. Aucune réponse audible. Il entrebâille la porte. Dans la pénombre, on aperçoit la silhouette d'une femme étendue sur son lit. Plus exactement, la moitié inférieure.

Jean C. reste immobile quelques instants. Bruissement de feuillage. Comme si plusieurs hommes marchaient à travers une forêt. Il ne pige pas sur-le-champ. Mais si. Il referme doucement le dossier du scénario. Il empoche le stylo, la gomme et attache, autour de son poignet, la montre. Le bracelet le serre. Comme un garrot, pense-t-il.

Il sort, la tête penchée.

Le couloir de l'hôtel est mal éclairé. Il regarde ses pieds, la pointe de ses chaussures, la moquette rouge, usée. Sa démarche est hésitante. Il s'arrête devant une porte, passe sa main sur son front, inspire fort en bombant la poitrine et repart. Descend l'escalier qui mène au bistrot. Gare aux marches, étroites et glissantes : en bas, quelqu'un s'affaire derrière le comptoir.

Il commande un café. Serré. Avec une goutte de lait ? Il ne répond pas tout de suite. Il traverse la salle et s'arrête devant la sortie pour consulter sa montre. Pas de lait. Merci. Il s'approche du comptoir. Il n'arrive pas très bien à mettre ses coudes sur le zinc. Il demande un croissant, non, plutôt une brioche. Les autres dorment comme des loirs. Il regarde encore une fois sa montre : c'est vrai qu'il est un peu tôt. On le sert. Il sirote son café. Content, il se lèche les babines, fait claquer sa langue. Et puis voilà qu'il a l'air pressé : il mord dans la brioche, mâche précipitamment, vide d'un coup la tasse de café et, empoignant le reste du gâteau, remonte l'escalier.

De nouveau dans sa chambre, il reprend sa lecture. Quelle barbe!

Si on lui demandait pourquoi il a accepté ce rôle, que pourrait-il répondre ? Que l'autre était plutôt sympa, le metteur en scène... En dépit de son accent paternel et étranger, qu'il essayait de noyer dans la bouteille, de faire disparaître entre les hoquets, les rots et les gargouillements qui accompagnaient ce soir-là l'ingurgitation de plusieurs litres de vin rouge : le blanc, c'est pour les alcooliques du matin, pour les gardes-barrières et les garces, pour les garçons de café à la retraite. Regarde cette couleur, comme c'est beau ! On dirait le sang d'un Bulgare égorgé dans une salle d'attente... Tu ne dis rien ? Tu gardes le silence, hein ? J'adore ta dignité guindée, ton calme, tes yeux de carpe... Tu pisses dans ton froc et tu restes immobile en attendant que ça s'écoule. T'as pas la bougeotte, comme les autres !

Après cette tirade bien garnie, il avait mis le pouce de sa main gauche dans sa bouche pour se frotter les dents. L'autre main tenait le verre. Eu égard à son état d'exaltation, il ne s'égarait pas trop !... Il avait repris son discours : allez, bois, bourre-toi de ce liquide précieux, goinfre-toi,

chef de gare, et souris désespérément comme toi seul sais le faire...

C'est qu'il débloquait complètement, le bougre! Mais il était habile, il savait merveilleusement flatter sans en avoir l'air et toujours au bon moment, quand on est le plus sensible. La lèche, quoi!

Seulement voilà, une fois le scénario sous les yeux, ça ne baigne pas tellement. Encore un effort, va!

Le chef de gare exécute quelques mouvements de gymnastique. Il va devant la glace du lavabo, se regarde. Un clin d'œil de complicité joyeuse. Il se brosse les dents, se gargarise, crache bruyamment. Il grimace : une dent lui fait mal, une molaire. Il enlève son pyjama, reste en maillot de corps. Il commence à se raser.

Jean mord dans la brioche.

De nouveau devant la fenêtre : il pleut.

Il s'habille. Il met une chemise blanche, soigneusement repassée, l'uniforme tout neuf, la casquette bien broyée. Il noue sa cravate, une cravate rouge, comme la casquette. Il sourit.

Le chef de gare s'assoit dans un fauteuil. Il y reste sans bouger plusieurs minutes d'affilée. Il regarde la photo, toujours sur la table de nuit.

Il va devant la fenêtre : il ne pleut plus. Il s'assoit de nouveau dans le fauteuil. Regarde dans le vide.

Le chef, dans son lit, fait semblant de dormir. Un mur nu.

Il quitte le lit, va à la fenêtre : il pleut. Il est en caleçon et maillot de corps.

Devant la glace du lavabo. Il sourit.

Jean finit son gâteau, mâche énergiquement.

Le chef se rase. Il met beaucoup de mousse. Il s'amuse.

Non, il faut commencer, recommencer par le com-

mencement. Jean C. s'assoit sur le lit, le dossier lie de vin dans ses bras. Il croise les jambes : je dois lire patiemment. Professionnellement.

Je dors.

En gros plan, mon visage est plutôt celui de quelqu'un qui attend, qui guette quelque chose. D'accord. Peut-être que je ne dors pas. Que je fais semblant. Alors je rouvre les yeux ou je bats seulement des cils? Je fais trembler mes cils. Imperceptiblement. La caméra est braquée sur ma gueule. C'est après qu'on voit le lit et, naturellement, mon corps étendu comme sur une civière. Il ne veut pas dire cercueil. Ça le regarde, passons! Les mains jointes sur la poitrine, la couverture rouge, etc.

Mes yeux sont ouverts. A présent, l'impression d'attente est encore plus forte. Mon regard se déplace : de droite à gauche. Celui du lecteur : de gauche à droite!...

Je regarde les menus objets qui se trouvent sur la table de nuit : un bouton, un sifflet, un réveille-matin, une photo. De Marie-Christine, naturellement.

C'est, en principe, le boulot du caméraman, comme tout ce qui suit : la petite place du village, le monument qui n'existe pas encore, les collines. Le soleil.

De nouveau dans la chambre. Devant le miroir placé au-dessus du lavabo, j'essaye de nouer ma cravate, sans y parvenir. Et je renonce. Je hausse les épaules. Je fais quelques pas et j'ouvre l'armoire pour y chercher quelque chose. Je ne trouve pas. Je prends le fanion planté dans le goulot d'une bouteille de calva vide. Et lui – avec ou plutôt sans accent, puisqu'il n'y a qu'un seul mot – va crier : coupez!

Et puis je parcours le couloir, le fanion à la main. Je m'arrête devant une porte et y frappe deux ou trois fois. Aucune réponse. J'entrebâille la porte. Je n'aime pas

regarder par le trou de la serrure. Mais je me baisse quand même. Je plie les genoux. j'aperçois le corps d'une femme étendue sur son lit. En chemise de nuit? Toute nue? Il faudrait le préciser. On la voit à peine et on a du mal à distinguer les détails. On ne voit pas la tête. Je reste immobile quelques instants. J'entends un bruit de feuillage. Enfin, pas moi! On entend... Comme si plusieurs hommes marchaient à travers une forêt. Très bien. Jusqu'ici tout est parfait. Je referme doucement la porte. Je repars, la tête penchée.

Dans le plan suivant, je descends l'escalier. Un personnage qui s'appelle Jean me pose la question capitale : comment ça va? Pardon, c'est moi qui lui pose cette question, tout en lui disant bonjour, et il me répond que, lui, ça va, et moi, ça va? oui, ça va, dis-je, d'un air un peu distrait. Si distrait que je ne réponds pas tout de suite lorsqu'il me demande si je prends du café ou du thé. Non, d'abord je traverse la salle et je m'arrête devant la porte où je consulte le ciel. Je dis : tu sais, on n'est pas en avance... Et je sors.

Bof, fait l'autre, geste et grimace à l'appui, et il ouvre à son tour la porte du bistrot pour regarder le chef s'éloigner. On le voit maintenant de dos. Il continue à marcher sans hâte. Il croise deux paysans. L'un d'eux porte dans ses bras un agneau. Les paysans saluent le chef, qui leur répond.

C'est le printemps. Il fait beau.

Un train de marchandises passe devant la gare. Sur le quai, le chef, c'est-à-dire moi : je baisse le fanion et regarde à ma gauche. J'ai un peu mal au bras. L'aiguilleur, qui fait également le magasinier de la petite gare, balade nonchalamment un balai sur le sol. Il est assez petit, encore plus petit que moi. Son visage barbu est drôle et sauvage à la fois. Il ressemble à un acteur japonais dont j'ai oublié le nom. Il me regarde furtivement et accélère le rythme. A

présent, il a des gestes saccadés, chaplinesques. Je m'approche de lui d'un pas apparemment menaçant. Toujours sans me regarder en face, il s'éloigne. La scène doit être comique. Je parie qu'il va falloir plein de prises...

Au seuil de la pièce du télégraphe, le télégraphiste fait son apparition. Il a les cheveux blonds et très longs. Il suit la scène, évidemment amusé. Mais on sent très bien que c'est une scène qui se répète chaque matin.

Le chef se tourne vers le télégraphiste.

LE CHEF

Ça va, Thomas?

THOMAS

Ça va, chef. L'omnibus va être en retard. On vient de l'annoncer.

LE CHEF (marmonne)

Tant pis. Tant pis...

L'aiguilleur en profite pour disparaître derrière un massif de roses et de pivoines planté devant la remise. Le chef le cherche du regard. Il n'est pas tellement fâché.

LE CHEF

Nom de Dieu, où est-il encore passé?

Thomas regarde à son tour à droite et à gauche. Il n'y a plus personne. Le chef sourit, assez content, semble-t-il, de ce qui vient de se passer. Tiens! Je dois avoir l'air de quelqu'un qui s'amuse des espiègleries de son fiston. Bon, d'accord. Pourquoi pas?

THOMAS

Il s'est envolé.

LE CHEF

Eh oui... (pause) Tu vois?

Geste significatif. Mais lequel?

Je secoue la tête, je rigole. L'autre m'imité, son rire est un peu forcé. Je fais deux pas vers les rails. Thomas

continue à se marrer bêtement. A la longue, son rire devient de plus en plus naturel. Je m'arrête. Je dresse l'oreille. Le vent. Bruitage de forêt (ce qui sera une constante de la bande sonore). Au bout de quelques instants, plus lointain, un bruit de verres et de robinet qui coule. Visage attentif du chef.

Là, j'ai un truc : je caresse du bout de ma langue le reste d'une molaire cassée depuis longtemps, que je ne me décide pas à confier à la pince du dentiste. Je la brosse régulièrement, trois fois par jour, je la soigne – c'est mon outil.

Elle vient de se réveiller. S'étire en bâillant. Etend les bras, les jambes. Puis les écarte. Elle s'élargit avec un plaisir évident. Se retourne sur le côté. Pense un moment à se rendormir. Referme les yeux. Bouge les lèvres. Les humecte de la langue. Un goût rappelant celui du sperme, enfin du sperme de certains. Une minute de réflexion sur ce sujet : il n'y a pas grand-chose à en tirer, la vérité doit être tout bêtement chimique.

Marie-Christine B. ouvre un œil et tend l'oreille. Quelqu'un frappe à la porte. Il finit par actionner la poignée. La porte s'entrouvre doucement. La femme ne demande pas qui c'est et elle ne peut pas voir non plus, car son lit est placé dans le coin caché par le battant de la porte. Le curieux referme la porte et s'éloigne. Il a une démarche hésitante.

Elle se redresse dans son lit. La couverture glisse en découvrant son buste nu. Elle bâille. Elle palpe ses seins. Plus exactement, elle les soulève, les soupèse à la manière

des femmes qui allaitent et qui vérifient ainsi leurs réserves de lait.

Elle descend du lit. Elle a un gros cul. De fortes cuisses. Elle fait quelques mouvements de bras. Ses nichons oscillent.

Elle va devant le lavabo, se regarde soigneusement : plutôt contente. Elle se brosse les dents. Elle peigne ses cheveux blonds en les tirant en chignon sur la nuque. Elle va devant la fenêtre, ouvre les volets : la petite place du village sous la pluie.

Elle s'habille. Tire la porte de l'armoire pour y chercher quelque chose. Ne trouve pas. Se baisse, regarde sous le lit. Le voilà, le sacré dossier lie de vin!... Maintenant au boulot!

Hier soir, elle n'a guère pu lire. D'abord à cause de lui. Qu'est-ce qu'il peut être emmerdant parfois, ce metteur en scène! Comme tous les débutants, quoi. Insistant, bavard, pinailleur, il lui faisait un brin de cour par-dessus le marché. Avec timidité et maladresse. Ou bien, il prenait ça pour un certain raffinement. Tu comprends, disait-il en s'efforçant de cacher son accent, t'es une femme forte et belle, la femme avec majuscule... C'est grâce à toi que le village vit dans le calme, que l'harmonie y règne... Marie, l'anagramme de aimer!

Te fatigue pas trop, j'ai déjà lu tout ça dans le synopsis. Il la regardait comme si elle avait dit une grossièreté. Elle se sentit obligé de lui donner une petite tape amicale sur le bras. Allez, t'en fais pas, mon vieux, continue. Et Jean C. qui fixait un point sur le mur, sa gueule grave, immobile. Il sera parfait dans son rôle qui, d'ailleurs, lui va comme un gant.

Un gant en fer-blanc, plaisantait-il.

Et son rôle à elle, qu'est-ce qu'elle en pensait?

“Il a beau dire : si je n’avais pas eu l’argent pour tourner le film, j’aurais écrit un roman. Tu parles !... Dans quelle langue, s’il vous plaît ? Toujours en traduction ? Et pour qui ? Pour quel public ? Et qui aurait édité son roman ? P.O.L ? La littérature, c’est fini, mon cher, personne ne lit plus rien ou alors seulement des romans de plage. Ou de gare, dans le train... Les gens ont d’autres soucis, ils n’ont pas de temps. Lorsqu’ils rentrent chez eux, après le boulot (ou après une longue journée de chômage !), ils ouvrent la télé. Ça leur suffit, largement !”

Dumitru Tsepeneag, d’origine roumaine, a déjà publié à Paris : *Exercices d’attente*, *Arpièges*, *Les noces nécessaires*, *Le mot sablier*. *Roman de gare* est son premier livre directement écrit en français.



9 782867 440496

ISBN : 2-86744-049-1

F1 0049-IX-85

75,00 FF